Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 18 (1917)

Artikel: Les littératures étrangères : le point de vue de Mme de Staël et le nôtre
Autor: Pfund, W.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-750508

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LES LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

LE POINT DE VUE DE MME DE STAËL ET LE NÔTRE

En analysant les œuvres les plus marquantes de la critique allemande, Mme de Staël a été amenée à examiner les rapports des littératures entre elles. „Les aristarques allemands, dit-elle en parlant des deux Schlegel, ont été de ceux qui ont le plus contribué à rendre l'imitation de la littérature française tout à fait hors de mode en Allemagne.“ Pourtant cette littérature aurait pu y exercer une influence salutaire pour l'ordre et le classement des idées, la fermeté et la précision des images poétiques, le naturel du comique. De même la „profondeur des Allemands“ serait un heureux contrepoids à la „frivolité dogmatique“ de quelques français. De ces considérations particulières elle conclut aux bienfaits que les nations pourraient retirer d'une mutuelle fréquentation.

Les circonstances de sa vie et les tendances générales de son siècle nous rendent compte assez exactement de cette opinion de Mme de Staël: Suisse d'origine et exilée par le gouvernement despotique de Napoléon, elle s'est trouvée en contact avec plusieurs races; célèbre, elle a reçu dans son salon de Coppet des visiteurs de toutes les nations; elle-même a beaucoup voyagé. En 1810, elle connaît l'Italie et l'Allemagne; c'est plus tard seulement, lorsque la publication de son livre lui attirera de nouveaux ennuis, qu'elle aura l'occasion de parcourir la Russie, la Suède, l'Angleterre; mais déjà les littératures du Nord ont séduit son imagination; les sombres peintures de Shakespeare, la grandeur imposante de Milton lui inspirent dès 1800 des accents pleins d'enthousiasme. Il paraît naturel qu'elle ait voulu introduire dans la littérature ce cosmopolitisme qu'elle a pratiqué et dont elle sent qu'il a contribué pour une large part à son développement intérieur.

Elle a été frappée par l'originalité des diverses civilisations qu'elle a eues sous les yeux; dans les littératures qu'elle a étudiées, elle a saisi l'empreinte profonde de l'esprit national. Comme Montesquieu, elle a cherché dans les conditions naturelles la cause de ces différenciations surprenantes qui se sont introduites entre les peuples. „Nul homme, dit-elle, quelque supérieur qu'il soit, ne peut deviner ce qui vit sur un autre sol et respire un autre air.“

C'est ainsi qu'avant de procéder à l'analyse des chefs-d'œuvre de la littérature allemande, elle décrit l'aspect du pays; „l'âpreté du sol“ et la „tristesse du ciel“ lui paraissent expliquer le caractère sombre et nébuleux de l'imagination des peuples du nord, leur goût pour la méditation solitaire, leurs tendances à l'invidualisme un peu farouche.

Mieux que Voltaire, Mme de Staël a su pénétrer ces formes de sensibilité si différentes de la nôtre. Les moments sont rares où l'auteur des *Lettres anglaises* a aperçu ce qu'il y a d'irréductible dans le génie de chaque race; pour lui les œuvres de Shakespeare sont des „farces monstrueuses“, „sans la moindre étincelle de bon goût, et sans la moindre connaissance des règles.“ Pourtant, en voyant que l'imitation des classiques chez les poètes du XVIIIème siècle produit des œuvres correctes mais souvent froides, il avoue que „les monstres brillants de Shakespeare plaisent mille fois plus que la sagesse moderne“, et il conclut: „Le génie poétique des Anglais ressemble jusqu'à présent à un arbre touffu planté par la nature, jetant au hasard mille rameaux et croissant inégalement et avec force; il meurt si vous voulez forcer sa nature et le tailler en arbre des jardins de Marly.“ L'attention de Mme de Staël s'est justement portée sur ces traits spontanés, originaux des littératures et elle s'est si bien assimilé, dans *l'Allemagne*, le tour d'imagination des œuvres qu'elle étudiait, qu'on a accusé son livre de n'être pas français. Par une application ingénieuse de la théorie de Montesquieu à la littérature et en érigeant en doctrine ce que Voltaire n'avait fait qu'entrevoir, Mme de Staël a apporté au XIXème siècle ce relativisme d'où est sorti l'éclectisme moderne.

Consciente de la valeur des diverses civilisations, elle a pensé en effet que les nations avaient à ne pas être, les unes pour les autres, des mondes fermés. Loin de se maintenir par faux amour-propre national, dans une forme immuable et imparfaite, elles doivent s'éclairer mutuellement sur leurs insuffisances et leurs défauts, se servir de guide les unes aux autres, se prêter mutuellement des „lumières“. Nous reconnaissons ici la femme du XVIIIème siècle qui attache un grand prix aux idées et qui pense que „pour tout homme éclairé, il n'y a qu'un fait depuis le commencement du monde, ce sont les progrès de la raison et des lumières“. Ne la voyons nous pas dans son livre *De la Littérature* mettre les

Romains au-dessus des Grecs en déclarant qu'ils leur sont supérieurs par la sagacité et l'étendue dans les observations morales et philosophiques? Fervente idéaliste, elle croit au progrès indéfini, mais non en poésie. Le principe de la poésie qui est, dit-elle, l'imitation de la nature, l'empêche de dépasser un certain stade de perfection. C'est seulement en devenant de plus en plus philosophique que la poésie d'imagination pourra se soutenir. Génie surtout moral, elle ne peut considérer l'œuvre d'art indépendamment de son utilité: „Il ne suffit pas de remuer l'âme, il faut l'éclairer". Il est curieux de voir que nous retrouvons, avec une plus grande compréhension de l'art et moins de systématisation, des tendances sensiblement analogues dans les prédictions que fait Lamartine sur les *Destinées de la poésie:* dans la société nouvelle, elle sera „philosophique, religieuse, politique, sociale — — non plus un jeu de l'esprit, un caprice mélodieux de la pensée légère et superficielle, mais l'écho profond, réel, sincère des plus hautes conceptions de l'intelligence". Ni l'un ni l'autre ne semblent avoir pressenti la poésie scientifique. C'est seulement trois quarts de siècle plus tard que Sully Prudhomme publiera le *Zénith* ou Heuly *les Poèmes de la vitesse.*

Si l'idée doit jouer un tel rôle dans la poésie de l'avenir, il importe d'enrichir sa réflexion par le contact avec des gens de culture, d'esprit différents. Nous pouvons puiser dans les œuvres étrangères des suggestions du plus haut intérêt. N'est-ce pas le dictionnaire de Chambers qui a donné à Diderot le point de départ de *l'Encyclopédie?* Les adaptations que Voltaire a faites du théâtre anglais n'ont-elles pas fécondé la scène française au XVIIIème siècle? La fermentation intellectuelle que crée dans le public la révélation d'œuvres tout autres que celles des écrivains nationaux est favorable à l'artiste „Tous les ouvrages, dit Mme de Staël sont un résultat combiné du génie de l'auteur et des lumières du public qu'il s'est choisi pour tribunal". L'habileté de l'homme de lettres, c'est de saisir l'opinion qui sera celle de demain avant même qu'elle ait été formulée. „Le génie, c'est le bon sens appliqué aux idées nouvelles."

Ce que Mme de Staël recommande, ce n'est donc point l'imitation. Le chapitre IX de *l'Allemagne* nous donne nettement son opinion sur ce sujet; aux écrivains tentés de copier servilement

une autre nation, elle dit: „La véritable force d'un pays, c'est son caractère naturel.“ Les adaptations sont parfois possibles en art, mais elles doivent être faites avec discernement; elle se défend elle-même d'avoir voulu introduire en France „toutes les incohérences des tragiques allemands et anglais“. Ce qu'elle demande surtout aux littératures étrangères, c'est une excitation de l'activité intellectuelle; de même que les grandes révolutions historiques, sinon pendant les troubles mêmes, du moins dans la période calme qui les suit, sont favorables à l'éclosion de chefs-d'œuvre littéraires, ainsi le contact avec d'autres peuples bouleverse nos pensées ordinaires, étonne, choque nos goûts traditionnels, et accélère le travail de l'esprit sur lui-même.

Le danger de l'imitation servile est d'autant moins à craindre qu'il faut faire intervenir la différence des langues. Les beautés poétiques ne peuvent pas se transporter d'un dialecte à l'autre; chacun a sa musique, son charme propres qui tiennent au son même des mots, à leur groupement.

Ainsi nous comprenons que Mme de Staël donne aux nations le conseil d'accueillir „les pensées étrangères“, hospitalité qui fera leur richesse. Il fait partie de ce système d'émulation qu'elle développait dans son livre *De la Littérature.* Sa parole a fait fortune. De notre temps, Tolstoï, Ibsen, Kißling, Maeterlinck, Verhaeren, Nietzsche ou d'Annunzio, pour ne parler que des plus grands, sont lus en France à l'envi des génies nationaux. A mesure que les relations entre les pays sont devenues plus faciles, les littératures ont été plus étendues. Au delà de son pays, c'est à l'Europe qu'un grand écrivain s'adresse, et ce cercle même tend de plus en plus à être dépassé. La question est de savoir si l'art y a gagné et si le goût, à force de s'être ouvert „aux quatre vents de l'esprit“ ne s'y est pas énervé. Il n'est pas possible à l'heure actuelle d'ignorer les grands mouvements de pensée des nations avoisinantes, mais il y aurait peut-être lieu de déterminer à quelles conditions cette pénétration mutuelle des littératures peut être vraiment salutaire.

Il est nécessaire, semble-t-il, de distinguer le moment où elle se produit. Lorsque les traditions nationales ne sont pas encore bien formées, l'influence étrangère peut être particulièrement dangereuse, en empêchant l'originalité de la race de s'affirmer.

La littérature latine a toujours souffert de s'être mise trop vite à l'école de la Grèce. Et de même qu'il peut être utile, dans certains moments de crise, de protéger par des droits élevés le développement économique d'une nation contre la concurrence des produits de l'extérieur, cette nation a besoin parfois de repousser toute importation étrangère en littérature et de se replier intensément pour retrouver toute l'abondance et la saveur de sa sève primitive. Au contraire dans des périodes où la littérature se dessèche, des apports étrangers peuvent être de grand secours: du XVIIIème au XIXème siècle les poèmes d'Ossian, le *Werther* de Goethe, les poésies de Byron ont certainement aidé aux romantiques français à trouver leur voie.

L'enrichissement qui peut résulter du commerce avec les littératures étrangères dépend également de la manière dont il est compris. Trop souvent l'accueil que nous leur faisons a tous les caractères d'un engouement, et nous risquons plus de perdre nos qualités que d'acquérir celles qui leur sont propres; on sait quels furent au moment de la Renaissance les excès des humanistes; encore avaient-ils l'avantage, avec les études latines, de remonter aux sources nationales. De deux amis, dit-on, le plus intelligent est celui qui prend le plus à l'autre: encore faudrait-il ne pas s'ouvrir aux influences étrangères jusqu'à n'avoir plus le loisir de se recueillir. La dispersion qu'occasionne la lecture d'un grand nombre d'œuvres d'esprit très différent, n'est pas favorable à l'émotion poétique. Une culture cosmopolite semble plus propre à former l'esprit critique qu'à développer des qualités artistiques.

Le genre de progrès que nous demandons aux littératures étrangères n'est pas en effet celui qu'en attendait Mme de Staël. C'est que nous n'entendons pas la poésie à sa manière; nous ne voulons pas qu'elle soit la mise en œuvre concertée de verités morales et philosophiques; il peut y avoir grand profit pour l'intelligence à être limée à celle d'autrui, mais le gain qui peut en résulter pour l'esprit poétique est moins probable. Une culture trop étendue peut faire perdre la fraîcheur d'impression, la faculté de s'étonner, une certaine naïveté, le „grain de folie" du poète lyrique dont parle un critique moderne, et qui consiste à croire que nul homme n'a aimé, n'a souffert comme lui. De plus, l'art est inséparable de la forme, et l'abus des traductions peut altérer la

langue nationale dans des proportions redoutables. Enfin il serait possible de retourner contre Mme de Staël l'argument même dont elle use: Si les littératures valent vraiment par ce qu'elles apportent de nouveau dans le concert du monde, elles sont d'autant plus parfaites qu'elles sont d'autant mieux l'expression de la race, et il est à souhaiter qu'elles gardent le plus possible l'indépendance qui les préservera de l'uniformité. C'est dans cette intégration de plus en plus forte des qualités nationales que des hommes comme Fouillée, comme Ferrero, placent le but de l'enseignement.

Ainsi parce que les temps ont changé, parce que des bouleversements terribles se sont de nouveaux produits, le contre-pied de l'opinion de Mme. de Staël, serait peut-être ce qu'il conviendrait d'adopter aujourd'hui. A la lumière des évènements actuels, nous comprenons qu'un éclectisme excessif est aussi dangereux qu'un esprit de caste intransigeant, et qu'un grand pouvoir d'assimilation ne saurait appartenir qu'à des organisme sociaux fortement constitués, capables d'extraire ce qu'il y a de meilleur des apports venus de l'étranger, et de le faire fructifier, en le marquant au coin du génie national.

BERNE W. PFUND

□□□

NEUE BÜCHER

EÜGÈNE RAMBERT, FRAGMENTS CHOISIS, publiés par Marianne Maurer. Lausanne, Payot, 1917.

Après ses publications des *Fragments choisis* de Rodolphe Toepffer et de Charles Secrétan, Mlle Marianne Maurer a l'heureuse idée de nous offrir un choix de fragments d'Eugène Rambert. Elle y a joint également un excellent avant-propos de façon que, sous un volume restreint, il donne un aperçu de l'œuvre considérable du poëte vaudois. Loin d'avoir vieilli, cette œuvre est en certains points plus vivante que jamais. Nous en citerons quelques passages dans notre revue, et souhaitons vivement que ce petit volume, si suggestif, trouve de nombreux acheteurs.

D.

□□□

Verantwortlicher Redaktor: Prof. Dr. E. BOVET.
Redaktion und Sekretariat Bleicherweg 13. — Telephon 77 50